



HAL
open science

Des liens à opérer entre le travail, le mariage et le repos. Courbet illustrateur de Proudhon

Sébastien Pasteur

► **To cite this version:**

Sébastien Pasteur. Des liens à opérer entre le travail, le mariage et le repos. Courbet illustrateur de Proudhon. Cahiers de la société P.-J. Proudhon, 2008, pp.145-167. halshs-00530118

HAL Id: halshs-00530118

<https://shs.hal.science/halshs-00530118>

Submitted on 27 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des liens à opérer entre le travail, le mariage et le repos. Courbet illustrateur de Proudhon.

« Proudhon m'avait donné 10 jours de vacances. Je te prie de ne pas dire cela à mes parents, ils seraient furieux, on me croit à Paris. »
Gustave Courbet, à Max Buchon, Août 1863

1) Du repos et de la *fériation*.

L'atelier et le foyer sont les deux pôles de la pensée proudhonienne. Mais avant d'être le philosophe du travail et celui du mariage, il est, on l'oublie trop facilement, celui du repos. Son premier ouvrage à portée sociale n'est pas un écrit traitant du labeur pas plus qu'il ne célèbre l'union matrimoniale, il célèbre le dimanche. Et l'on sait que le texte de 1838 est remarquable en ceci qu'il contient en germe sa pensée ultérieure, y-compris sur ce point du repos. Proudhon penseur de la division du travail, de son organisation associative, commença donc par s'intéresser à ce qui se passe au sortir de l'atelier. Et c'est, à ce titre, la division temporelle qui attira son attention et son admiration lorsqu'il examina l'ancestrale société de Moïse : sur la semaine il ne tarit pas d'éloges.

Voilà ce qui fascine Proudhon, ce découpage du temps qu'il pense tout droit sorti du génie social, intuitif et spontané. « On ne saurait dire ce qui fit imaginer la division du temps par semaines, note-t-il. Elle naquit sans doute de ce génie spontané, sorte de vision magnétique, qui découvrit les premiers arts, développa le langage, inventa l'écriture, créa des systèmes de religion et de philosophie : faculté merveilleuse dont les procédés se dérobaient à l'analyse, et que la réflexion, autre faculté rivale et progressive, affaiblit graduellement sans pouvoir jamais la faire disparaître »¹.

La raison ne se porte jamais aussi bien que puisant dans le mystère et l'inconnu, à défaut de s'adosser aux révolutions lunaires la périodicité hebdomadaire alors miraculeuse, n'en est que plus parfaite. Mais ce n'est pas tant l'inexplicable qui plaît à Proudhon mais la faculté qu'a la société à s'organiser elle-même, dans l'inconscient collectif ; s'organiser ou

¹ *De la célébration du dimanche*, préface, p.33

plutôt composer avec elle-même, faire de ses éléments épars les rouages complexes et conscients d'un ensemble libre.

C'est que Proudhon aime la composition, il n'écrit d'ailleurs pas de chapitre sur le travail dans sa somme relative aux antinomies économiques, mais sur sa division. Il cherche la bonne équation, ni trop ni trop peu de répartition des tâches ; elles doivent en effet être assumées et remplies par les travailleurs, pris individuellement, car chaque ouvrier pour être complet doit être la composition de plusieurs. En 1846 Proudhon a gardé l'esprit sériel qu'il avait exposé dans *La création de l'ordre* et que l'on trouvait déjà dans *La célébration du dimanche*. Proudhon aime la composition, et ce tout au long de son œuvre ; s'il abandonne la série ainsi que la dialectique « hégélienne » c'est pour mieux affirmer non la complétude ou la synthèse, mais la variabilité infinie de la relation, du rapport ; c'est pour exprimer, mieux que ne le faisaient les systèmes clos synthétiques ou sériels, la complémentarité et l'antinomie.

Aussi dans *La célébration du dimanche* Proudhon nous parle bien du travail, mais accolé à son contraire dans une proportion indiscutable bien que mystérieuse. Le modèle proudhonien est bien celui-là : le face à face inégal mais équilibré, équilibré parce qu'inégal comme un couple marié qui se débat dans les différences (l'homme et la femme ne sont pas fait pour faire société²) et qui trouve part la même son point d'inertie, facteur, organe, de Justice.

Et voici les deux pôles de sa pensée : l'atelier et le foyer, non pas l'un à côté de l'autre mais bien l'un d'un côté et l'autre, de l'autre. Or, entre l'atelier et le foyer, qu'y-a-t-il ? Entre le pôle associatif et familial que peut-il bien nous manquer sinon la société elle-même ? Proudhon a toujours affirmé l'étanchéité de la cellule familiale, manière de protéger la sphère privée de l'envahissement de l'Etat (la société), au point de rétablir la propriété en lieu et place de la simple possession. Il a refusé le modèle familial sur lequel on bâtirait la société rejetant du même coup la fraternité. La famille dans l'optique proudhonienne semble donc être un domaine privé de relation avec un extérieur aléatoire et intéressé :

« Le mariage diffère de la société civile et commerciale, essentiellement résoluble, et dont l'objet est le gain »³.

La différence ne suffit point à faire scission, et pourtant, la femme, « reine du foyer » est priée de rester chez elle. Aussi Proudhon ne pense pas la famille dans la société il la pense à côté, sans quoi il y aurait aussi une continuité fraternelle de la sphère familiale à la sphère sociale, soit l'acceptation de la société comme une grande famille (modèle communiste), ou bien sa conception comme archétype hiérarchisant (modèle monarchique). Le cloisonnement

² « Entre la femme et l'homme il peut exister amour, passion, lien d'habitude et tout ce qu'on voudra, il n'y a pas véritablement société. » *Qu'est-ce que la propriété ?*, p.314

³ *De la pornocratie*, p.233

familial est tel que la femme, n'a pas même de rôle social, il préfère la voir dans les fers que libérée.

S'agissant de l'atelier, les perspectives semblent plus ouvertes, notamment grâce au lien clairement établi avec le milieu éducatif. L'atelier en outre est lieu d'échange plus qu'aucun autre : échange entre les travailleurs, échange entre les entreprises. Le *Projet d'exposition perpétuelle* témoigne de cette centralisation de l'échange où tous les métiers seraient représentés. De l'exposition napoléonienne au Palais de l'industrie où les savoir-faire sont montrés dans leur excellence, Proudhon souhaite y développer son système de banque d'échange ; favorisant la concurrence sur un terrain d'égalité et de transparence, il met en présence les productions et les connaissances dans un même lieu de rassemblement, ainsi l'exposition perpétuelle favorise-t-elle la transmission du savoir. L'idée d'un forum des travailleurs n'est pas une idée qui date de 1855, elle est présente dès 1838. Nous changeons de décor cela dit, de l'exposition universelle nous passons à la fête villageoise ou citadine mais le propos est parent du projet de 1855. Voici ce qu'écrivit Proudhon : « Les cérémonies de la synagogue terminées, les pères et les anciens se réunissaient aux portes de la ville, là ils s'entretenaient des travaux, de l'ouverture de la moisson et des vendanges, de l'approche des tondailles, des meilleures méthodes pour exploiter les terres et élever les troupeaux. »⁴

Il y a parenté en ceci : c'est hors des murs de l'atelier que s'opère la transmission, aux portes du brouhaha citadin, loin en somme de l'activité cupide du commerce, loin des rouages mécaniques d'une économie anarchique. En cela, l'exposition universelle donne à penser la *démopédie* de même que le repos dominical. Dans les deux cas un espace s'ouvre dont Proudhon a l'intuition, un lieu des mi-chemins, entre fête et labeur, entre famille et société. Un lieu de séduction, féminin donc, esthétique (« du grec *aïsthêsis*, féminin, qui veut dire sensibilité ou sentiment⁵), qui fait du dimanche « le jour de triomphe des filles et des mères ». C'est ainsi précise-t-il, que l' « on voyait les jeunes filles chanter et former des chœurs de danse, où elles déployaient toute la grâce de leurs mouvements et le goût de leurs parures. Des inclinations se formaient et amenaient d'heureux mariages »⁶.

C'était un lieu d'apprentissage aussi : « les pères et les anciens se réunissaient aux portes de la ville, là ils s'entretenaient des travaux, de l'ouverture de la moisson et des vendanges, de l'approche des tondailles, des meilleures méthodes pour exploiter les terres et élever les troupeaux »⁷. Or ce dualisme créatif et générateur, est théorisé dans *Du principe de*

⁴ *De la célébration du dimanche*, p.43

⁵ *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, p.18

⁶ *Ibid.*, p.50

⁷ *Ibid.*, p.44

l'art et de sa destination sociale. La dyade de l'art est ce jeu entre science et conscience, l'*esthésie* se place dans cette combinaison, dans l'interaction de l'idéal et de l'idée. Et qu'on ne s'y trompe point, quelles que soient les barrières que Proudhon tente de mettre entre l'idéalisation et la forme voluptueuse, l'amour mis à la porte rentre par la fenêtre et la séduction, qu'on ne saurait voir, parle alors dans la marge silencieuse : « Il faut se taire, prévient-il, n'en parler que par échappées, et se montrer prudent et sobre aussi bien dans l'idéal que dans la passion. »⁸

Or Proudhon relie l'esthésie à la sexualité, une esthésie réévaluée à l'aune de son moralisme, aussi la volupté à l'œuvre sur les cimaises rejoint les rangs de la dénonciation, ou plutôt de la conscience diagnostique. Car c'est en tant qu'il est reflet d'un état de la société à un moment que l'art joue ce rôle de prise de conscience, qui appelle en creux la thérapie ; nous ne sommes pas loin d'une médecine de l'esthétique. Mais il est remarquable que dans le texte posthume s'inscrit aussi un idéal de communion. Alors que la conception contemporaine de la fréquentation des musées reste celle d'une jouissance individualiste et silencieuse, proche du recueillement religieux, Proudhon fait le vœu de briser le carcan muséal. Il ne goûte pas plus les Salons que les musées et souhaite voir de l'art *in situ*.

L'exemple le plus frappant pour étayer cette idée se trouve dans son expérience personnelle, une expérience « musicale ». Le cadre : la prison ; la situation : un chant de prisonnier qui par-delà les murs résonne dans son unité revendicatrice. « Le concert est la mort de la musique » a-t-il écrit, car le concert ne fait pas société, il favorise l'écoute individuelle ; le chant communautaire au contraire brise le cadre de l'égoïsme, même l'univers carcéral n'y résiste pas. « Une seule voix disait la strophe, et les quatre-vingts prisonniers reprenaient le refrain, que répétaient ensuite les cinq cents *malheureux* détenus dans l'autre quartier de la prison. Plus tard, ces chants furent interdits, et ce fut pour les prisonniers une véritable aggravation de peine. C'était de la musique *réelle*, réaliste, appliquée, de l'art *en situation*, comme les chants à l'église, les fanfares à la parade, et aucune musique ne me plaît davantage. »⁹

Curieusement, la prison fut aussi le lieu d'un autre fait marquant : Proudhon s'est marié à Sainte-Pélagie, sa femme élit domicile juste en face de la cellule du proscrit. Isolé, il peut méditer sur ce qui lie un homme à ses semblables : la liberté de s'exprimer ensemble, le rêve d'un foyer : « Le but de l'art est de nous apprendre à mêler l'agréable à l'utile dans

⁸ *Ibid.*, p.159, note

⁹ *Ibid.*, p.201

toutes les choses de notre existence : d'augmenter ainsi pour nous la commodité des objets, et par là d'ajouter à notre propre dignité.

La première chose qu'il nous importe de soigner est l'*habitation*. »¹⁰

En prison Proudhon travaillait, beaucoup, mais c'est aussi un lieu du repos forcé, ce ne peut être un hasard s'il y a pensé la communion artistique, hymne à la liberté et à la société, et s'il y a réalisé ce qu'il nommera la « religion de l'humanité », le mariage.

On est loin de l'art des Salons, et des agenouillements devant l'autel, on est dans le vivant de l'art et de la réalisation de soi.

2) Courbet illustrateur

Contre la sacralisation idolâtrique donc, il s'efforce de rendre hommage à Courbet en le présentant comme le premier chaînon d'une nouvelle école. L'art doit dire le monde en mouvement : représenter le travail ; et le monde se régénérant : représenter l'amour. A terme c'est l'homme qui prend conscience des inégalités sociales et de la dégradation des mœurs, ouvrant les perspectives d'une nouvelle dynamique énergétique. Dans ce face à face avec lui-même que permet le médium artistique, voici que l'homme conquiert un nouveau visage¹¹, et que les merveilles décrites par Fourier peuvent se réaliser¹².

Etrange conclusion, puisque c'est ainsi que ce termine le livre proudhonien sur l'art, quand on sait que Proudhon a combattu les utopies et qu'il s'est toujours tenu à l'écart du romantisme ; étrange quand on sait que la science était son but et l'algèbre un algèbre méthodique. Mais il y a le Proudhon des calculs, et le métaphysicien, celui qui scrute l'insondable des sentiments amoureux, le « je ne sais quoi » esthétique, et le mirage de la conscience collective. C'est celui-ci qui nous intéresse alors, c'est ici que le travailleur se repose, échange, grandit en talent et en force : se régénérant. La composition du travail et du repos telle est bien la clé de l'édifice social selon Proudhon en ce qu'il y a dans ce rapport la germination créatrice du travail même. Car si le principe du travail est égoïste, à savoir subvenir aux besoins de la famille¹³, la mise en place d'un lieu de repos qui est un lieu d'échange, fait fonctionner la force collective bien au-delà des attentes intéressées des travailleurs. Place est faite alors au monument publique ; dans la société proudhonienne on

¹⁰ *Ibid.*, p.212

¹¹ *Ibid.*, p.87

¹² *Ibid.*, p.225

¹³ « L'homme est en lutte pour sa subsistance avec la nature, et pour l'avenir de ses enfants avec la société tout entière. » *Contradictions économiques* III, p.28

visite *i-e* on régénère : « Les monuments d'utilité publique étant d'usage essentiellement commun, et par conséquent gratuit, la société se couvre de ses avances par les avantages politiques et moraux qui résultent de ces grands ouvrages, et qui, donnent un gage de sécurité au travail et un idéal aux esprits, impriment un nouvel essor à l'industrie et aux arts. »¹⁴ Le monument est un lieu du dimanche, plus, un lieu de célébration, de rencontre et d'admiration soit, toujours chez notre auteur, expression puis canalisation d'une énergie. La force, naît d'un besoin collectif¹⁵ et y retourne ainsi qu'un miroir diagnostique. De même que l'on guérit les maladies par un recours à la force qui soigne parce qu'elle équilibre¹⁶, le monument ou l'œuvre d'art se dresse comme signal de ralliement et de prise de conscience.

Le repos est en tous points l'instant régénérateur, le moment de mettre les forces en présence d'elle-même autant que le repos est un retour à soi. L'œuvre d'art y concourt au « musée » mais la société n'attend pas l'artiste pour mettre en branle une dynamique sociale constructive de reconnaissance où le lien opère entre « pères et anciens », « mères et filles ».

L'esthétique pointe toujours dans ce faire société, en marge de l'activité laborieuse : « quelle femme, au jour du dimanche, ne donne à son ménage un certain air de fête et même de luxe, et ne reçoit plus volontiers et d'une humeur plus caressante les amis de son époux ? »¹⁷ Rappelons que la forme d'expression primaire de l'esthésie est l'apprêt de soi, avant de peindre, l'homme cherche à se plaire et à plaire. Et l'exemple archétypique invoqué c'est Adam et Eve¹⁸, en quoi l'on retrouve, le lien évoqué plus haut entre l'esthésie et la génération, mieux, c'est la relation à la corporéité qui est affirmée. L'idéal n'est pas évacué pour autant, il s'appuie sur le magnétisme des corps.

L'idéal ne s'éloigne pas et Fourier se rapproche, certes, mais avant tout c'est le goût de la combinaison féconde qui intéresse Proudhon, l'échange concomitant, et ce goût-là sans doute l'a-t-il contracté en lisant Fourier. Et le travail alors, quel lien ? Ceci que Proudhon souhaite que tout travailleur devienne artiste, ou bien, la formulation serait meilleure si l'on disait que le travail et l'art sont, d'essence, corrélatifs. En tout cas le vœu de Proudhon le voici, il est aussi clair que fondamental : « L'art, c'est-à-dire la recherche du beau, la

¹⁴ *Contradictions économiques*, I, p.95

¹⁵ On citera comme exemple : « Le gothique est né, comme l'hellénique, d'un besoin des âmes ; il a été le produit d'une force de collectivité sociale. » *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, p.48

¹⁶ « Les maladies ne se guérissent point, comme l'on croit, par une action directe, curative ou créatrice des remèdes, - nous disait un médecin de nos amis ; - les médicaments, quels qu'ils soient, comme les opérations de la chirurgie, ne servent qu'à mettre les forces organiques EN PRESENCE d'elles-mêmes, et, cette mise en présence effectuée, la nature se guérit toute seule. » *Projet d'une exposition perpétuelle*, p.342

¹⁷ *De la célébration du dimanche*, p.50

¹⁸ « Lorsque le premier homme, tendant les bras à Eve, la proclama la plus belle des créatures, il n'embrassa pas un fantôme, mais la beauté en chair et en os. » *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, p. 20

perfection du vrai, dans sa personne, dans sa femme et ses enfants, dans ses idées, ses discours, ses actions, ses produits : telle est la dernière évolution du travailleur, la phase destinée à fermer glorieusement le cercle de la nature. *L'Esthétique*, et au-dessus de l'esthétique, la *Morale*, voilà la clef de voûte de l'édifice économique. »¹⁹

Ceux qui considèrent Proudhon comme un philosophe travailliste ont-ils noté cette structure économique-sociale ? Trop peu, et pour cause, les discours « conservateurs » sur le mariage et la famille déplaisent aux partisans de l'association ouvrière... mais Proudhon, pour peu qu'il ait mis la famille d'un côté et le travail de l'autre, ne les a pourtant pas séparés. Comment les relier ? Par l'art justement et par le repos ; au détour du lieu cohésif, aux portes de la ville, au sortir de l'atelier, là où l'on ne fabrique plus mais où l'on crée, où l'on transmet, où un équilibre se joue, à nouveau. Car enfin si le travail peut réguler les mœurs, à son tour le repos les organise, à l'invite du génie de la division hebdomadaire, et si Proudhon encourage le travail en quantité, se prononçant contre la réduction du temps de travail, c'est pour décourager l'oisiveté concupiscente. En somme, le travail divisé en lui-même et combiné au repos, offre le canevas d'un ordre d'où la génération sociale peut émerger. En dehors du travail et de la rationalité économique qui l'assujettit, Proudhon envisage donc bel et bien un lieu communal et mutuel, en marge.

Le lien doit être clairement établi entre l'art, l'amour et le travail, le triade ouvrant la possibilité d'un ordre. Et celui-ci sera l'ordre juste, car il respecte l'inspiration collective, protège le domaine privé et, essentiellement, construit le pont communicatif qui va de l'un à l'autre. Le jour férié, le dimanche, rythmant la vie laborieuse des hommes est le moment où la vie proprement sociale trouve le point d'orgue de son organisation ; elle émerge des divisions, des cloisonnements, des déchirements égoïstes et des luttes pour la survie. Le repos dominical somme toute, est le pont jeté vers la fraternité ; celle sociale, qui trouve son illustration dans la fête ; celle des œuvres qui se transmet et s'expose. « Il faut, dit Proudhon que la terre devienne, par la culture, comme un immense jardin, et le travail, par son organisation, un vaste concert »²⁰. Et il rêve à ce propos d'un temps où ces hommes de la terre seront à même d'entendre le propos de Courbet et de l'école critique.

a) *La fileuse endormie*

¹⁹ *Contradiction économiques*, III, p.124

²⁰ *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, p.203

Mais voyons comment lui, Proudhon, comprend le signe esthétique de Courbet. Du premier mémoire projetons-nous donc au-devant d'un de ses derniers écrits. Nous y retrouvons le repos, la fileuse est endormie, et, ainsi qu'Heidegger augurera la dureté du labeur paysan en regardant les *souliers* de Van Gogh, Proudhon lit en contemplant le corps reposé l'harassante activité : « Tous les jours elle se lève de grand matin ; elle se couche la dernière ; ses fonctions sont multipliées, son action incessante pénible. »²¹

Proudhon est fasciné, encore, par ce paradoxe du repos où sourd l'énergie décuplé dans les champs. Le travail travaille encore le corps assoupi, et, qui ne comprend que l'énergie file du travail à l'amour pour servir d'« avertissement esthétique » dans l'œuvre d'art, ne peut saisir la teneur du lien social proudhonien qui résonne et se structure dans ces trois sphères : l'atelier, le foyer, l'art. Aussi sommes-nous à même de comprendre comment la vie peut-elle être à la fois « puissante et calme », puisque telle est l'énergie raisonnée, ou plutôt arraisonnée à un organisme social qui laisse la liberté s'exprimer et la justice respirer. Il s'agit là encore d'un juste équilibre mais un équilibre fragile, l'énergie peut dévier, se dégrader ou se perdre, mais la toile avertie : la luxure ou la paresse ne sont jamais loin : « sortez-la de son village, de son foyer champêtre : l'idée de la fileuse succombant au sommeil ne sera plus qu'une image de la paresse domestique ; par conséquent [...] une provocation à la luxure »²². On retrouve d'ailleurs cette même méfiance à l'égard de l'enivrement citadin lorsque Proudhon évoque la vie dominicale : « Le dimanche, dans les villes, n'est guère qu'un jour de fériation sans motif et sans but, une occasion de parade pour les enfants et les femmes, de consommation pour les restaurateurs et marchands de vins, de fainéantise dégradante, et de surcroît de débauche. »²³

Entre la paresse et la luxure, il y a le travail et le mariage, deux pôles où l'énergie est propice à l'équilibre, où le principe de division œuvre au juste rapport qui décuple la liberté. En effet « dans cette existence à deux, les puissances de l'esprit, de la conscience et du corps acquièrent, par leur séparation même, plus d'énergie : c'est une première application faite pour la nature même du grand principe de la division du travail »²⁴.

Décuplement d'un côté, apparaît de l'autre la contention de « la volupté [qui] est subalternisée par le travail, par la présence des enfants et les perspectives de l'avenir »²⁵. Mais ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre des domaines que se fonde la société, c'est dans l'entre-deux, dans un lieu marginal, celui du repos, de la retraite, qui conditionne le monde

²¹ *Ibid.*, p.130-131

²² *Ibidem*

²³ *De la célébration du dimanche*, p.46

²⁴ *De la pornocratie*, p.356

²⁵ *De la pornocratie*, p.360

domestique et industriel par cela même qu'il donne une cohérence à la société, et une cohésion entre le privé et le public.

Mais le centre demeure bel et bien le travail : il est ce par quoi l'association et le progrès se mettent en marche. Il est le moteur principal de la société, non seulement économique mais politique, dans l'optique anarchisante c'est bien le travailleur qui gouverne ; il n'est donc pas seulement un pôle social, mais un pivot, le pivot de la dynamique associative. Et quand bien même l'on construit selon les vœux de Proudhon une entité conjugale hermétique et indissoluble dans la société, il reste que l'époux²⁶ doit quitter le foyer pour l'atelier, afin d'entretenir celui-ci et il lui est donné de se *familiariser* avec le principe associatif à la fois au travail, que lors du repos qui s'ensuit.

b) *Les casseurs de pierre*

L'on comprend pourquoi Proudhon, pourtant homme du progrès, apprécie guère l'arrivée des machines dans l'industrie ; puisque l'intelligence est dans le faire, la mécanisation qu'elle soit celle de l'esprit (lors d'une activité répétitive), ou du travail (du remplacement du travailleur par la machine) la mécanisation ne peut être acceptée si au lieu de soulager les bras de la pénibilité, elle leur ôte l'intelligence. C'est le paradoxe de la société industrielle qui invente « des machines merveilleuses pour labourer, semer, faucher, moissonner, battre le grain, moudre, pétrir, filer, tisser, coudre, imprimer, fabriquer des clous, du papier, des épingles, des cartes ; exécuter enfin toutes sortes de travaux, souvent fort compliquées et délicats, et qui est incapable d'affranchir l'homme des travaux les plus grossiers, les plus pénibles, les plus répugnants, apanage éternel de la misère »²⁷. Voilà ce que la vue des *Casseurs de pierre* inspire à Proudhon, une réflexion sur les machines, une pensée contre la machine dont il déplore en outre que nous en devenions les esclaves. De *La fileuse endormie* Proudhon nous livre cette conclusion que le sommeil a raison, des *Casseurs de pierre* que les machines ont tort. C'est pourtant dans les deux cas une vision du travail qui est mise en jeu mais si la fileuse se régénère alors qu'elle s'assoupit, le jeune homme des *Casseurs*, consume sa vie sans conquérir le moindre repos.

« Voilà bien l'homme mécanique ou mécanisé dans la désolation que lui doit notre civilisation splendide et notre incomparable industrie »²⁸, cet homme là, reste au « bord du

²⁶ Et ceci alors même que « le père de famille est plus âpre au gain, plus impitoyable, plus insociable que le célibataire », *Système des contradictions économiques*, III, p.28

²⁷ *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, p. 148

²⁸ *Ibid.*, p.149

chemin », le progrès ne peut rien pour lui, son énergie casse en s'épuisant, en pure perte. Quel contraste que la fileuse endormie, qui, loin de l'industrie, reposant dans la tradition d'un foyer bien tenu et de travaux séculaires, ne laisse pas de tisser. Proudhon aurait pu opposer les deux tableaux sous l'angle de l'inégalité sociale, avec d'un côté les esclaves miséreux de la pierre, de l'autre la paysanne confortablement installée dans l'oisiveté. D'un côté les exclus que l'on laisse au bord de la route, de l'autre ceux qui peuvent jouir de leur maison. Mais c'est bien autre chose que Proudhon voit, il voit le travail juste, celui qui dans le repos tisse le lien, et le travail qui abandonne ses âmes sur la route déserte où l'habit au contraire « se découd », « la grande route toute nue, avec son désert et sa monotonie [...] c'est là qu'habitent le travail sans distraction, la pauvreté sans fêtes et la tristesse désolée. »²⁹ Le chemin des *Casseurs* ne mène nulle part, ils restent sur le talus, machines-humaines que la route du progrès a abandonné.

c) *Les demoiselles de la Seine*

Il est un tableau cela dit que Proudhon oppose aux *Casseurs de pierre*, mieux, « l'un des deux tableaux explique l'autre, le complète et le justifie »³⁰, il s'agit des *Demoiselles de la Seine*. Voici une nouvelle représentation du repos, une nouvelle représentation féminine mais cette fois très différente. Nous n'avons plus une épouse prudemment vêtue qui s'assoupit, mais deux « demoiselles » qui languissent au bord de l'eau. L'une d'elle nous regarde et semble nous inviter à la rejoindre. Regardez ses mains, elles rappellent celles de la fileuse, mais elles sont vides, elles ne tiennent rien alors que la paysanne laisse filer sa laine entre ses doigts.

De ce repos-là, honteusement bourgeois, Proudhon ne veut pas, et rappelle en contre-pieds le misérable esclavage des casseurs. Pointe encore l'énergie gâchée et l'énergie déviée, la teneur du propos réfère à la volupté dans un singulier contraste : du jeune prolétaire Proudhon note que « broyé dans sa puberté, il ne vivra pas. », de la jeune Léila « vous voudriez, au prix de tout votre sang, éteindre l'incendie qui la consume. »³¹ Finalement la juste représentation du travail, est celle qui dépeint le repos domestique, où l'énergie est encadrée par les murs du foyer ; où le juste travail est celui qui permet de jouir de la vie domestique, où l'insouciant sommeil demeure fécond.

²⁹*Ibid.*, p.150

³⁰ *Ibid.*, p.153

³¹ *Ibidem*

Reste que nous retrouvons notre problématique de départ : l'atelier et le foyer comme les deux pôles de la pensée de Proudhon, avec, comme rapport, la volupté, et l'art comme expression. Face à face donc le casseur laissé au bord de la route, et la baigneuse, oisive, qui voit couler l'eau de la rivière en contrebas. L'élément liquide, indique la perte de l'énergie, son dévoiement dans un écoulement ininterrompu et improductif ; la route de rocaille ne mène nulle part elle aussi, trop dure, trop figée, elle symbolise l'immobilisme et l'exclusion. Cette route-là est l'antithèse de la relation, elle isole dans la misère et l'assèchement, le fourvoisement est le même au bord de la Seine, l'opulence et le farniente font de l'amour un outil de dégénérescence. Reste alors les quatre murs du foyer (que l'on peut opposer comme on l'a vu au dédale citadin), ouvert à la rêverie, au repos bien mérité, à l'amour enfin, puisque « comme matière d'art, [l'amour] est la grande, la sérieuse, j'ai presque dit l'unique affaire de l'humanité »³². Mais c'est de cet amour-là dont il s'agit, celui qui féconde la famille, œuvre esthétiquement au « perfectionnement de l'espèce ». Celui qui ordonne afin que chaque homme au travail puisse devenir artiste, afin que chaque femme puisse préparer et entretenir le lien social, prélude d'une égalité qui seule « peut faire reflourir cette antique et mystérieuse fériation du 7eme jour »³³.

La pensée proudhonienne du travail ne peut être entièrement appréhendée sans l'ensemble de ses rapports sociologiques, au premier plan desquels figure l'amour conjugal. Et l'on ne pensera l'un et l'autre convenablement, sans leur lien dynamique avec le domaine artistique. On ne peut donc, examiner fondamentalement la conception du travail chez Proudhon sans avoir à l'esprit sa conception du repos.

³² *Système des contradictions économiques*, III, p.126

³³ *Qu'est-ce que la propriété ?*, préface, p.121